

### *Renversement de perspective*

Dans le tramway, Fadel s'assit à une place en contresens de la marche. Il décida de ne pas lire, de se libérer la tête et de laisser son esprit divaguer. Il faisait froid et gris. Soudain, sur le pont George-V, au-dessus de la Loire, la lumière jaillit. Blanche, irisée. Les rayons du soleil tels des lasers irradièrent tout son être, brûlèrent ses tumeurs de tiédeur et de mélancolie. Ces jaillissements soudains de lumière qui changeaient son humeur, il les avait toujours pris pour le signe que rien n'était permanent. De cette observation, il avait tiré une maxime : « Les états d'âme passent, attendre. » La traversée de la Loire prit à peine une minute. Tous les matins, il s'exerçait à contempler ne serait-ce qu'un instant ce fleuve. Le premier jour, il ne vit rien. Puis peu à peu il remarqua ses différentes teintes, ses crues, sa diète, ses petits îlots qui naissaient et mouraient, les sentiers qui le bordaient, la violence des murailles qui le contenaient, sa torpeur des jours pluvieux, sa vigueur changeante, son impermanence. Grise, sombre, verdâtre, alanguie, impétueuse. Les moines tibétains s'amuseaient des jours durant, dans des tamis, avec des grains de sable de couleurs différentes, à dessiner des fresques qu'ils font

disparaître tout de suite après, pour signifier l'impermanence de toute chose. Jour après jour, la traversée de la Loire s'était transformée en un moment de contemplation, en un ersatz d'infini. Le regard aussi avait besoin d'être éduqué. Contempler tous les jours sur la face éclairée du mur la cinquième des *Demoiselles d'Avignon*. Ce quelque chose de particulier qu'elle a dans le regard, ce visage plus sombre, plus strié, plus masqué, plus inquiétant, cet œil gauche noir. Contempler tous les jours pendant quelques instants un bout de l'univers. Cette œuvre d'art qui s'étale en plein air. La Loire, encore grise, verdâtre, alanguie, calme, impétueuse, permanente, impermanente.

Fadel descendit du tramway, traversa la place du Martroi sous la pluie et se dirigea vers le distributeur du Crédit lyonnais. Il imprima le solde de son compte et glissa le ticket dans sa poche. Sur le chemin, il y jeta un coup d'œil, ajouta mentalement les trois cents euros de découvert autorisé et se rendit compte qu'il n'aurait pas assez. Cela le refroidit un peu. Il entra à la Fnac en revoyant à la baisse ses besoins. Il avait prévu d'acheter des disques vierges, une cartouche d'encre, quelques livres et peut-être un disque, s'il trouvait un artiste digne de ce nom. Une certaine effervescence y régnait. Il se demanda pourquoi. Ah ! On était à la veille du week-end de la Toussaint. Il se dirigea vers le rayon « Nouvelles parutions ». C'était la saison des prix littéraires. Le Goncourt et le Femina venaient d'être décernés. Il prit *Dans la guerre* d'Alice Ferney, lut le résumé au dos du livre et feuilleta les premières pages. Décidément, il n'aimait pas le papier sur lequel Actes Sud imprimait ses romans, ce papier brun et cette typographie qui faisait grosse écriture pour

adolescent. L'histoire se passait durant la Première Guerre mondiale. Un appel à la mobilisation générale, quelques personnages et surtout un chien qui avait des sentiments suffirent à le décourager. Alice Ferney, bien que favorite, venait de rater le Goncourt. Elle était troisième derrière Beigbeder et Amette. Elle avait aussi raté de peu, il y a quelques années, le Femina. Il décida malgré quelques préjugés de feuilleter *Windows on the World* de Beigbeder. Il avait lu son précédent roman *99 francs*, et avait trouvé l'idée de la critique de la publicité opportunément intéressante, mais son écriture ne l'avait pas convaincu. Ces écrivains que l'on voyait tout le temps à la télé le laissaient perplexe. Son inclination allait vers ceux qui, préférant la vérité et l'ombre du roman, établissaient des rapports parcimonieux avec le grand écran. Les premières pages de *Windows on the World* étaient bien écrites. Il ne le prit pas pour autant, ses préjugés avaient la vie dure. L'auteur s'était construit une image de dandy léger, pratiquant l'autodérision, ce qui le rendait *sympa* aux yeux du grand public. Mais enfin, on ne demande pas à un écrivain d'être sympathique. Il ouvrit *La maîtresse de Brecht* de Jacques-Pierre Amette, qui avait eu le Goncourt, et se sentit un peu honteux de choisir le même livre que tout le monde. Les premières pages étaient fluides. Cette même technique de l'entonnoir qu'il retrouvait chez beaucoup d'auteurs. Décrire une situation générale, un lieu, puis peu à peu révéler les personnages. Il eut néanmoins le sentiment qu'il existait une façon d'écrire standardisée, propre et lisse. La marque des grands écrivains était dans la singularité de leur manière d'écrire. Ils avaient une *langue*. L'histoire personnelle de Brecht l'intéressait, il avait lu *Petit organon...*, et Jacques-

Pierre Amette était pour lui un parfait inconnu. Cela le décida à acheter son livre. *Libération*, le roman d'Ablaye Diop, était dans un rayon derrière celui des meilleures ventes, où trônaient Beigbeder, Amette et Alice Ferney. Au dos du livre, une photo de lui qui sentait la pose, exhibait un sourire et un regard songeur. Il avait déjà lu le roman avec attention et curiosité. Ablaye Diop y avait exploré le chemin intime du déconditionnement, de la solitude et de la conquête de soi. C'était un bon livre. L'auteur s'y était déconstruit et sa langue était d'une saveur particulière. Il lui reprochait cependant un manque de complexité par-ci, quelques portraits trop idéalisés par-là, des raccourcis tantôt, quelques compromis subtils avec l'esprit de l'époque et surtout des événements biographiques finement romancés. Là résidaient tout l'art et toute l'ambiguïté du roman. On ne pouvait reprocher à un roman d'en être un. Les histoires apparemment autobiographiques qui y sont narrées sont tenues pour vraies par la plupart des gens. Ils identifient l'auteur au narrateur. Ce qui souvent intéresse le lecteur voyeur de notre époque, ce sont les détails de la vie privée de l'auteur *trahis* par l'acte d'écriture. Lorsque Ablaye Diop raconte de manière romancée sa rencontre avec la littérature grâce à un couple de coopérants français qui lui firent découvrir Alexandre Dumas, Hugo, Chateaubriand et tant d'autres, Fadel savait que ce détail inspiré de son histoire personnelle n'était pas tout à fait exact. À cette époque, ils habitaient ensemble et Ablaye Diop était féru de ces bandes dessinées que l'on appelle *aventures* à Dakar, et qui narrent les tribulations de Zembla, de Blek le rock ou de Tex Willer le shérif texan. Il se rappela le mal qu'il s'était donné pour lui faire lire son

premier roman, et il n'y avait pas de coopérants français à l'horizon. Il pouvait rétorquer à cela : « Mais c'est une vérité romanesque ! » Ablaye Diop ne devait cependant pas ignorer que les lecteurs occidentaux aimaient bien ce genre d'histoire de petit Africain sauvé de l'obscurantisme et de l'oppression de sa société par les lumières de leur littérature et de ses hérauts. D'autant plus que sur les plateaux télé lorsque les présentateurs lui disaient : « C'est vrai que vos deux amis coopérants sont des personnages formidables qui ont énormément compté dans votre vie ? », il acquiesçait sans plus de précisions. Cela faisait partie de la construction de la légende de l'auteur. C'était certainement plus romanesque de raconter les choses ainsi : s'être libéré par la force du savoir et des mots d'un mauvais destin, avec l'aide d'un couple de coopérants, cette version plairait aux lecteurs occidentaux et chatouillerait leur narcissisme de diffuseurs de lumières universelles. Fadel sortit de la Fnac et courut après le bus, le chauffeur l'ayant vu ne l'attendit pas. Il dut supporter le froid glacial de cet automne atypique. Il s'arrêta un instant et regarda autour de lui les rues grouillant de monde, les visages qui passaient, les murs striés, les pierres qui disaient le temps. Il s'abrita sous l'abribus et observa l'espace qui le délimitait. Il sentit le grand air et le froid. Dans le bus, il s'assit à une place en contresens de la marche. Il aimait cette position, qui lui donnait la sensation que la ville le happait. Il n'avait plus d'horizon, tout se passait dans son dos, il découvrait les bâtisses et les rues une fois qu'il s'y était enfoncé. Fadel médita sur la surabondance de l'offre littéraire. Ce pays devait être celui où la figure de l'écrivain faisait le plus fantasmer au monde. Il y avait un statut que même les

présidents de la République lui enviaient. Mitterrand visitant René Char aux Busclats désira goûter le fauteuil du poète. Hélas, cette surabondance n'était pas un gage de qualité. Le marché était inondé. Parfois on y rencontrait quelques beaux livres, d'où fusait une parole juste et neuve. Mais autour de ces rares ficus, une forêt de livres racoleurs ; des livres dans lesquels les auteurs racontaient leurs petits bobos ; des livres qui répondaient à une demande sociale d'exotisme ; des livres dans lesquels l'époque se mirait complaisamment et confortait ses certitudes.

Où étaient les autres ? se demanda Fadel, ceux qui tentaient de serrer une vérité de plus près ? Noyés dans la masse. La nouvelle forme de censure était la surabondance. Pour peu que ceux-ci fussent intègres et rechignassent à participer au cirque médiatique, leurs ouvrages risquaient de passer inaperçus. Les plus chanceux d'entre eux auraient quelques jours d'exposition chez un libraire et puis hop ! retour chez l'éditeur et direction le pilon pour cause de faiblesse de la demande. Les règles implacables du marché étaient ainsi. Gestion de stock, flux tendu, minimisation des coûts, maximisation des profits. On ne gardait pas d'ouvrages qui ne suscitaient pas un engouement dès les premiers jours. Dans cet univers, n'avait de valeur que ce qui se vendait. Pour cela, il fallait activer les réseaux de porte-plume et de professionnels de la chronique dithyrambique et complaisante. Faire la tournée de tous les appareils de propagande et d'amplification du moi. En somme, il fallait avoir été vu sur tous les plateaux télé et chroniqué dans toute la presse. Les attachés de presse soupesaient les différentes émissions en nombre de livres qu'elles permet-

taient de vendre. Ils savaient que le passage sur tel plateau à une heure de grande écoute, c'étaient 10 000 exemplaires écoulés comme des petits pains dès le lendemain. Les libraires étaient prévenus un mois à l'avance afin qu'ils s'approvisionnent. Le système de mise sous influence du consommateur était rodé. Pour les auteurs sensibles à la gloriole, ceux dont l'écho des voix de Narcisse couvrait l'exigence de vérité interne, commencerait l'errance dans les cercles infernaux de la compromission et du renoncement à soi. Les marchands de produits culturels leur conseilleraient de jouer leur partition dans la symphonie de l'époque, d'investir le rôle et la place qui leur étaient assignés. Quelques confidences lâchées sur un plateau people, deux ou trois névroses mises en lumière, bref un peu de prostitution, et puis le tour était joué. Dans ce champ de ruines, certains auteurs avaient renoncé à commercer avec leurs contemporains. Ils avaient quitté l'aire de jeu et poursuivaient leur œuvre dans le secret. De l'époque, ils étaient devenus le contrepoint. Dans un monde où personne n'écoutait plus personne, au milieu du vacarme et du brouhaha, renoncer à élever la voix. Les plus radicaux avaient même renoncé à écrire. Leur œuvre ne résidait plus que dans l'incarnation de leur pensée. Ils ne fixaient même plus *leurs pensées pour eux-mêmes*. Qui sait, un proche peu scrupuleux pourrait les publier post mortem, après retouches et remodelages conformistes. Devant l'exhibitionnisme généralisé, la pudeur. En face de la surcommunication, le secret. Au monde, opposer eux-mêmes. Trous noirs retenant une lumière ne pouvant se diffuser, refus des fausses clartés et des bavardages. D'autres quêteurs de lumières développaient une éthique de résistance dans de petits cercles. Ils pensaient que la

résistance devait tisser ses réseaux, se faire connaître, inciter à la rejoindre, miser sur la durée, *élargir jusqu'à la lumière, qui sera toujours fugitive, la lueur sous laquelle nous nous agitions, entreprenons et subsistons.*

Arrivé chez lui, Fadel alluma son ordinateur et ouvrit le fichier qui se nommait jihad. Il commença un nouveau chapitre, qu'il intitula « Renversement de perspective » : « Pendant l'acte d'écriture, oublier le monde. Plonger la plume au plus profond de soi. Noter ce qui en remonte, sans tabou, ni évaluation morale ni censure. Construire sa parole en toute liberté. Ne pas se préoccuper de l'époque, ne songer ni à l'avis des proches ni à celui des contemporains. Le livre est l'un des rares lieux où l'on peut parler sans mentir, sans se conformer aux multiples variantes d'un discours préétabli, sans se soumettre aux présupposés idéologiques et aux évaluations. Déboucher les mots, les renouveler, crever leur usure. Celui qui construit consciemment son ouvrage pour qu'il plaise au plus grand nombre en le caressant dans le sens des chaleurs se prostitue. Il travestit un acte de suprême liberté. Tous les auteurs savent intimement le moment où ils négocient avec leur vérité intime, le moment où ils rusent, se font plus beaux ou plus laids qu'ils ne le sont. L'acte d'écriture est une déconstruction de soi. Dénouer ses tresses et faire le deuil du mensonge social et de ses fausses vérités. Le roman est le territoire où le jugement moral est suspendu, dit Milan le Pragois. La réalité doit y être révélée telle qu'elle est, pas telle qu'elle devrait être. Dans le lieu de l'écriture, la marginalité n'est pas une posture, qui en créant la singularité crée la rareté, donc l'intérêt. Elle est originaire. Écrire, c'est être seul. »

## *Dieu ou l'homme-dieu*

Je ne suis plus convaincu que l'univers est l'enfant du *fiat*. Je ne suis pas non plus convaincu du contraire. J'errerai longtemps entre ces deux *pays* tant que le *yaquin* ne m'aura pas visité. Toute ma vie durant, la foi a donné une direction, un sens à mes actes. Elle m'a mis debout, forgé, vertébré. Puis peu à peu, elle s'est défaite comme une natte de rosier que délièrent les philosophes, les écrivains, les astrophysiciens, l'observation de soi, l'écoute de soi. Je compris le besoin de confort métaphysique et moral de l'homme, la nécessité de brider le désespoir, de conjurer la mort. (La foi comme besoin psychologique profondément enraciné chez l'homme.) Les premiers moments de cette découverte furent difficiles. J'étais lâché dans un monde sans repères, ni sens. *Loin de tous les soleils*. Tout était possible, tout devenait désormais permis. Un monde dont le désenchantement me désorientait. Tous les fondements de mon éthique et de ma morale volaient en éclats. Les motivations de mes actes, des épis de mil dans des sables mouvants. Le monde, l'histoire et la civilisation m'apparurent comme le résultat d'une volonté de puissance. La vie, comme désir de

vie et de survie, Napoléon et saint François d'Assise comme les deux faces d'une même pièce. Cependant, dans ce chaos insécure à l'intérieur duquel je titubais, quelque chose en moi se réveillait, des recoins jamais explorés de mon être se laissaient lécher par les rayons du soleil, quelque chose de neuf bourgeonnait, grandissait, s'épanouissait. L'instabilité peu à peu disparaissait et je me rendis compte que la vie pouvait avoir un sens indépendamment du fait que Dieu existe ou pas. L'homme pouvait devenir adulte et fonder une éthique immanente : une sorte d'élégance et de bienveillance dans son rapport au monde. Il n'était nul besoin du concours d'une foi quelconque. Il pouvait se défaire de sa volonté d'ordre et de puissance. Il me manquait cependant la force que procure la foi et sa pratique. Ayant définitivement choisi le camp de la force, j'avais besoin de celle-ci, comme le combattant a besoin d'une armure, et peu important les matériaux qui la constituent, l'essentiel est que la cote de mailles tienne. En cela la foi était efficace, elle donnait de la force intérieure.

Mystérieusement, chaque fois qu'illumine par un soudain sentiment d'infini je tentais un retour vers la foi, mon vécu s'améliorait. La providence et la grâce réapparaissaient dans ma vie. Que penser de cela ? Lorsque vous venez vers moi en marchant, je viens vers vous en courant ! Ou était-ce la lecture que j'avais des événements qui me faisait penser cela ? Pouvais-je faire l'expérience du divin sans que celle-ci corresponde à une réalité ?

La foi me libérait des hommes et de leurs servitudes. Je n'arrivais cependant pas à la concevoir juste comme un instrument efficace, surtout que celle-ci provenait de la conviction que l'on avait de sa véracité. Pendant quelque

temps s'installa une sorte de jeu de dupe avec moi-même : m'autoconvaincre de ma foi, pour que celle-ci me procure force. Puis finalement je renonçai à ce jeu. Je décidai néanmoins de m'en tenir à la culture musulmane et à son éthique, par fidélité à ce qu'elle m'avait apporté jadis, par fidélité au vivre ensemble qu'elle avait su créer, par fidélité aux miens qui s'y référaient, par fidélité à ses puits de lumière. Je décidai aussi de rester dans l'angle du questionnement, poreux, errant, ne m'arrêtant jamais à une vérité dernière, goûtant les ombres et quêtant les clartés.

Le Coran est un livre immense. Peut-il être le fait d'un homme ? Il dit de *lui* que s'il était descendu sur une montagne, celle-ci se serait fendue et humiliée par crainte de Dieu. Il m'est souvent arrivé de me dire : « Et si Muhammad n'était finalement qu'un écrivain de textes spirituels ? Un écrivain (je connais le mythe de son illettrisme) génial et inspiré, mais rien qu'un bon auteur ? » On en a croisé, des auteurs géniaux, profonds, fulgurants ; mais ce texte est trop immense. L'exhaustivité des dimensions qu'il englobe, la justesse de ses vues, sa profonde connaissance des hommes, sa puissance incantatoire, ses prémonitions, sa vision. Sa poésie et sa prose, ses élans et ses retenues, sa concision et son ampleur. Ses mystères et ses ombres. Ses significations multiples : sa perpétuelle capacité à produire du sens, ses exégèses qui se renouvellent. Sa polysémie. Son verbe vivifiant, son éthique, sa poétique. Non ! Je doute qu'un écrivain, fût-il grand, puisse concevoir une telle œuvre en vingt-trois ans, en une seule vie. Corpus élaboré par plusieurs générations d'auteurs ? Ce texte nécessite une connaissance profonde des événements bibliques, des points de

l'eschatologie ancienne nécessitant correction. Il requiert une connaissance approfondie de la psychologie sociale, de l'âme humaine, du corps, de la géologie, de l'astronomie, des sciences diverses de l'homme et de la nature. Par son caractère syntagmatique, ses motifs qui s'entrelacent et qui reviennent comme dans un tapis mongol, ce texte est trop immense. Comme tous les textes sacrés, il a ce quelque chose d'infiniment plus, que l'on ne trouve pas dans les autres grands textes que la civilisation humaine a produits. Les textes sacrés cristallisent en leur noyau l'aspiration au divin de plusieurs générations d'hommes. Ce quelque chose de plus, que ne perçoit pas une lecture uniquement rationnelle et critique. Ce flux qui, en dessous de la paroi du texte, s'adresse par-delà l'intellect à l'intuition profonde. Cette émotion que ressentirent ceux qui pour la première fois accueillirent ces paroles en eux. Le rapport à ce texte relève de l'expérience sensible. Son mystère continuait à me questionner...

Puis, un jour, je rencontrai les gens du souvenir. Ceux-ci établissaient un rapport avec Dieu qui était au-delà de tout négoce et de toute nécessité psychologique. Un rapport qui ne répondait ni à un besoin, ni à une angoisse, ni à une peur, ni à un désir. L'explication de la foi comme besoin anthropologique, comme seule crainte de la finitude, ou désir de sécurité, volait en éclats. Ces hommes avaient préservé l'espace du divin de toute projection personnelle. La réalité, contemplée par un cœur curé des petites choses, avait l'évidence du soleil. Les gens du souvenir quittaient l'aire de la multiplicité apparente des phénomènes et voguaient vers l'unité primordiale. Coupés de la jonchaie, loin de leur source, leurs âmes nostalgiques de la fusion première aspiraient à l'instant où elles

seraient à nouveau unies à l'Amant. Ayant acquis le *yaquin*, la certitude des mystiques qui ayant vu Dieu ne croient plus, ils avaient une connaissance directe et intuitive, au-delà de la dialectique et des vérités formelles : une connaissance qui était vision. Je compris qu'aborder le divin en amassant des connaissances érudites sur le sujet était une entreprise sans portée. Il s'agissait non pas d'accroissement, mais de transformation. Shams de Tabriz rencontrant Rumi lui cita ce vers de Sanâ'i : « Si la connaissance ne t'enlève pas à toi-même, mieux vaut l'ignorance à une telle connaissance. » Le divin ne se révélait que dans un rapport direct à lui, par l'expérience. La contemplation, la beauté soudaine qui vous méduse, l'état extatique, la prière étaient l'une de ces expériences.

Elles m'ont toujours posé problème, ces prières rituelles dont on s'acquitte lorsque l'on est exténué physiquement. Adoration par le corps et l'esprit, quand ni le corps ni l'esprit ne sont là. Ces convocations à heure fixe. Ces offices sans ferveur et sans recueillement, quand la fatigue s'invite et que le désir d'élévation de la part du divin qui est en nous est absent. À moins que ce ne soit l'effort de la seule adoration par le corps, le courage physique, la volonté de sacrifier à une fidélité, qui compte. « Si tu ne le vois pas, sache que lui te voit », disent les bêcheurs de la peur et de la servilité. Et voilà que chez les gens du rappel, tout acte accompli dans le souvenir de Dieu est prière. Car bien sûr, mes amis, un jour il faudra bien arrêter d'accomplir la *salat*\* par simple crainte de l'enfer. Comme on arrête un jour de faire ses devoirs par seule crainte du professeur, ayant compris les bienfaits

\* Prière rituelle que le fidèle doit accomplir cinq fois par jour.

pour soi-même de la connaissance et de l'élargissement de l'esprit. Bien que dans la tradition musulmane, l'impératif catégorique de la *salat* ne souffre aucune nuance, prévu même en temps de guerre, comprendre que cette pratique doit mener à une meilleure qualité de l'instant vécu, à une mise hors du circuit de l'empirie de moments, ainsi qu'à une plus grande spiritualité, est essentiel. Morale de la paresse, de la négligence ? Non ! Éthique du sens. « La bonté pieuse ne consiste pas à tourner vos visages vers le levant ni vers le couchant. » Quand vous devenez ami avec quelqu'un, vos relations s'établissent par-delà les conventions. Vous débarquez chez lui sans prévenir (du moins dans certaines parties du globe). Et surtout, vous le visitez lorsque vous désirez le voir. La vie spirituelle ne peut se réduire aux pratiques cultuelles d'une tradition religieuse donnée. Celles-ci ne sont qu'une des formes de l'exploration du sentiment du divin. Lire, penser, méditer, peindre, chanter, pratiquer un art sont des actes qui, en consacrant, éternisent. Toute action impliquant une présence à soi, une dimension méditative, une profonde attention, une immersion dans le flux cosmique est de nature spirituelle (transcendante). Le livre, le théâtre, la salle de musique, le dojo sont des lieux où l'on oublie son ego tyrannique. En y abandonnant son moi égotique, on y fait la paix avec soi-même. On y découvre sa nature profonde et on y chatouille l'éveillé qui sommeille en soi. Hélas, les idiots trouveront toujours le moyen de faire d'une mosquée une pissotière. Ils sont éternels. D'ailleurs n'ont-ils pas survécu au déluge ! Notre lot, c'est de vivre avec eux. Ils participent de la totalité et permettent parfois à la lumière de se manifester.